**L’Ecole et la Patrie : Pour les Instituteurs**

 M. *Eugène Lautier* a publié récemment dans *l'Homme Libre* un article dont nous détachons le passage suivant que l'abondance des matières nous avait empêchés de reproduire dans le dernier numéro : Inaugurant, il y a cinq ans, une plaque commémorative à l'Ecole normale de la Seine, M. Poincaré — encore président de la République — prononçait cet **éloquent éloge des instituteurs** : « Que sur 750 mobilisés, l'école normale de la Seine ait eu la tristesse de perdre 220 de ses élèves ou anciens élèves, c'est une proportion qui est, par elle-même, assez démonstrative et que les instituteurs de la Seine ne pourront jamais se rappeler avec autant de fierté que de douleur. Ce formidable pourcentage est certainement dû, tout d'abord, à ce que la plupart de vos camarades servaient comme officiers de troupe ou comme sous-officiers, dans cette vaillante infanterie française qui a subi, pendant plus de quatre années, des chocs si meurtriers et à ce qu'ils se sont trouvés ainsi, en général, aux postes les plus périlleux. Non seulement ils ont senti, dans les profondeurs de leur âme, l'irrésistible poussée des plus beaux instincts de la (race française) ; mais ils ont trouvé, dans la clarté de leur conscience, de grands motifs moraux et rationnels de se donner tout entiers à la patrie menacée**.**

 Plus ils avaient pensé que la guerre était, dans l'état actuel de la Science et de la civilisation, un lamentable anachronisme, plus ils se dirent que leur devoir était de se dresser les armes à la main, contre un empire qui divinisait la guerre et qui voulait faire de la force la seule loi du monde.

 Ils comprirent tous immédiatement que, dans la lutte engagée, la France représentait la justice et la vérité et que si, par malheur, elle était vaincue, l'univers lui-même verrait disparaître avec elle le prestigieux patrimoine intellectuel qu'avait accumulé au cours des siècles, pour le profit général, son génie de lumière et de liberté. »

 L'année suivante, M. Poincaré insistait sur les services éminents rendus par les instituteurs pendant la guerre. Il montrait avec force, mais aussi avec une rare finesse et une grande ouverture d'esprit, comment le rôle professionnel des instituteurs et leur idéal parfois calomnié les préparaient au suprême sacrifice pour la patrie. Il disait : « L'incorporation des instituteurs de la Seine a, au mois d'août 1914, enrichi nos armées d'un nombreux et magnifique contingent. A l'appel de la patrie en danger, ils sont partis près de deux mille — exactement 1.947 — après s'être fait le serment solennel de défendre jusqu'au bout contre la fureur déchaînée de l'Allemagne impériale les libertés de la France et les droits de l'humanité.

 Au lendemain de la tourmente, ils sont revenus moins de quinze cents, — exactement 1.469 — amputés, par conséquent, d'un quart de leur effectif, comptant, d'ailleurs, parmi eux, plusieurs centaines de blessés, et portant, en grand nombre, sur leurs poitrines, l'emblème de leur bravoure : Croix de guerre, Médailles militaires, décorations de la Légion d'honneur.

 « Que serait une leçon où l'exemple ne serait pas donné par le maître? Un mécanisme sans moteur, un corps inanimé, un cadavre, rien de plus. Vous n'avez jamais pensé qu'il vous suffit de faire lire à l'enfant, dans des livres inertes, l'histoire du passé ou d'imposer à sa mémoire fugitive des récitations automatiques. Vous vous êtes toujours dit qu'il fallait l'accoutumer à comprendre et à réfléchir, que vous deviez ressusciter devant lui, par votre pouvoir personnel d'évocation, ces choses mortes que sont les pages imprimées et faire vivre à ses yeux ces grandes abstractions dont se glorifia l'esprit humain : le Dévouement, l'Honneur, la Vertu.

 Par une pente naturelle, vous vous êtes, sous les drapeaux, retrouvés des constructeurs d'hommes ; et lorsqu'il s'est agi d'entraîner au feu les soldats qui vous étaient confiés, l'accoutumance et la dignité professionnelles n'ont pas été les moindres de vos stimulants. *Enseigner autrui, c'est se soumettre soi-même à un continuel enseignement* ; former de jeunes intelligences et de jeunes caractères, c'est reformer, à tout instant, son propre esprit ; guider des enfants vers le mieux, c'est améliorer sa propre nature ; et, lorsque sonne l'heure du sacrifice, on n'a plus qu'à cueillir le fruit des efforts journaliers; on est prêt, et l'on part. »

 Ces paroles sont admirables; mais M. Poincaré ne m'en voudra pas si je dis que la démonstration la plus profonde est dans les chiffres qu'il a cités. Ici 220 morts sur 750 ; là, 500 morts sur 2.000 mobilisés. Quelle catégorie de citoyens peut montrer un plus magnifique tableau d'honneur et de deuil ! Les voilà, les pourris ! En effet, un grand nombre d'entre eux, un pourcentage formidable, dit M. Poincaré, sont retournés à la terre sacrée qu'ils ont sauvée de l'invasion. Ils étaient républicains. Ils enseignaient l'amour de la République. Ils ont préparé les générations de ***poilus***. Ils ont donné l'exemple de l'héroïsme. Aux heures les plus cruelles de la guerre, M. le général de Maud'huy, qui n'était ni un radical-socialiste, ni un libre penseur, disait à M. Poincaré, président de la République:

« *Ce sont les instituteurs qui forment les meilleurs cadres de mon armée »*.

 Monsieur le Ministre de l'Instruction publique, puisque l'interpellation a été renvoyée à une date ultérieure, souffrez que je vous adresse une prière : — Relisez les discours de M. Poincaré sur les maîtres de l'Ecole laïque morts en si grand nombre pour la Patrie*. E. Lautier*

 *Le Citoyen* du 3 janvier 1924